

PRIX LÉMANIQUE DE LA TRADUCTION 2009

EVA MOLDENHAUER
BERNARD KREISS

Neuvième remise, avec des contributions de
Neunte Verleihung, mit Beiträgen von

Martin Ebel
Jean-Pierre Lefebvre

Ed. Irene Weber Henking

Soutien financier :
Fondation de Famille Sandoz,
Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature,
Collège de traducteurs Looren,
Ambassade d'Allemagne à Berne

Centre de Traduction Littéraire de Lausanne

TABLE DES MATIÈRES

ALLOCUTION DE BIENVENUE	
par Irene Weber Henking	9
REMISE DU PRIX À EVA MOLDENHAUER	15
PREISREDE AUF EVA MOLDENHAUER	
von Martin Ebel	17
ÜBERSETZUNGEN VON EVA MOLDENHAUER	25
REMISE DU PRIX À BERNARD KREISS	37
ALLOCUTION EN L'HONNEUR DE BERNARD KREISS	
par Jean-Pierre Lefebvre	39
REMERCIEMENTS	
par Bernard Kreiss	43
TRADUCTIONS DE BERNARD KREISS	51

REMERCIEMENTS DE LA FONDATION DU PRIX LÉMANIQUE DE LA TRADUCTION.....	57
LE PRIX LÉMANIQUE DE LA TRADUCTION EN QUELQUES MOTS	59
EXTRAITS DES STATUTS DU PRIX LÉMANIQUE DE LA TRADUCTION	61
PUBLICATIONS DU CTL.....	65

Allocution de bienvenue

IRENE WEBER HENKING

« D’habitude je ne reçois personne, je reste invisible et muet, assigné à résidence exigüe, relégué sous terre. Là-haut, à l’air libre, au-dessus de cette barre, de ce couvercle étanche pour moi infranchissable, je suis certes partout présent, mais sur un mode que je ne comprends pas très bien moi-même, sous une forme bizarre, ectoplasmique et contrainte. J’évolue incognito, désincarné, fantôme obéissant et fidèle comme l’ombre demeure rivée au corps, coulé depuis toujours dans le moule de l’autre, de ce voisin bruyant qui s’exhibe en pleine lumière, de ce grand escogriffe à qui tu venais rendre visite, mais qui a soudain disparu sans laisser d’adresse. »

C’est avec ces mots que le narrateur du roman de Brice Matthieussent *Vengeance du traducteur* s’adresse à son lecteur. S’ensuivent les réflexions et agissements d’un traducteur de littérature américaine qui veut sortir de la « résidence exigüe » des notes en bas de page, qui va repousser cette barre sous laquelle est confinée son existence de traducteur – « monte-charge », « passe-plat » ou encore simple « desserte » pour un auteur qualifié de « gremlin ». Le traducteur devient auteur au point que le texte de l’auteur disparaît et ne subsiste que dans des listes d’adjectifs, d’adverbes ou de métaphores caviardées, mais tout de même mentionnées pour la « curiosité » du lecteur. Ainsi l’original s’allège et se libère pour se volatiliser complètement et ne laisser qu’un astérisque sur une page blanche. Alors commence la vengeance du

traducteur, qui se hisse par-dessus la barre pour littéralement s'envoler.

Madame Claudia Stolte, représentante de l'Ambassade d'Allemagne à Berne,

Madame Danielle Chaperon, Vice-Rectrice de l'Université de Lausanne,

Monsieur Jean-Yves Pidoux, Municipal de la Ville de Lausanne,

Mesdames et Messieurs les représentants de la Fondation de Famille Sandoz, de la Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature et du Collège de traducteurs Looren,

Mesdames et Messieurs les membres du Conseil de la Fondation du Prix lémanique de la traduction,

Mesdames et Messieurs les jurés du Prix lémanique,

Mesdames, Messieurs,

Chères traductrices et chers traducteurs,

Vous l'aurez compris : les traductrices et traducteurs sortent de l'ombre pour devenir auteurs et acteurs de la scène littéraire, et le Prix lémanique de la traduction s'engage depuis sa création en 1985 à honorer ce travail littéraire et artistique.

Permettez-moi ainsi de vous citer le but déclaré du Prix lémanique de la traduction : « La fondation a pour but de récompenser par l'attribution du Prix lémanique de la traduction des auteurs de traductions de haute qualité, d'allemand en français ou de français en allemand, s'agissant d'œuvres littéraires, philosophiques ou scientifiques, qui présentent un grand intérêt pour chacune des cultures. »

Cette année encore, j'ai le plaisir de remettre au nom du jury du Prix lémanique de la traduction deux prix à deux auteurs de traductions pour la qualité de leur œuvre, créée

tout au long d'une vie menée parfois dans l'ombre des plus grands auteurs.

La traductrice et le traducteur primés cette année sont Eva Moldenhauer et Bernard Kreiss. Eva Moldenhauer n'a malheureusement pu se déplacer pour des raisons de santé, mais elle est représentée aujourd'hui par Ulrike Bokelmann, également traductrice du français vers l'allemand.

Nos deux lauréats font partie de cette génération de traductrices et traducteurs qui ont connu la limite entre le traductible et l'intraduisible, dont Derrida dit qu'elle est « intérieure et extérieure » et peut mener le traducteur « au bord de l'abîme, de la folie et du silence ». Eva Moldenhauer et Bernard Kreiss connaissent la distance entre les langues et l'éloignement nécessaire aux langues pour arriver au texte de la traduction.

En témoignent deux voyages littéraires : en *Tramway* chez Claude Simon et en « Dieseltriebwagen », en « autorail », chez W.G. Sebald. Les deux traductions semblent se répondre comme le suggèrent les deux extraits suivants, à chaque fois et « uniquement » dans la traduction d'Eva Moldenhauer et de Bernard Kreiss.

Dans l'allemand d'Eva Moldenhauer :

« Mir schien, als sähe ich es, wäre dort, befände mich unter den zwei, drei Privilegierten, die sich in dem engen, etwa zwei mal zwei Meter messenden Fahrerhaus aufhalten durften, unter der Bedingung, dass sie nicht sprechen und den schweigsamen Mann nicht stören, der ein graues Flanellhemd ohne Krawatte aber mit geschlossenem Kragen trug sowie einen ebenfalls grauen abgetragenen Anzug, dessen fadenscheinige Hose auf ein Paar Espadrillen fiel mit nicht gerade abgelaufenen, aber gleichsam schnurrbartigen, ausgefransten Kordelsohlen, auf denen er stand, die Füße leicht gespreizt, eine fast mythische Figur mit ihrer ausgegangenen Zigarette, ihrem unbeweglichen Gesicht,

deren Handbewegungen – zumindest in meinen Kinderaugen – etwas sowohl Rituelles wie Heiliges anzuhaften schien, ob er nun mit seiner Handfläche ruckartig die Kurbel drehte, sich bückte, um das Bremsrad zu betätigen, oder mit seinem rechten Fuß mehrfach kurz auf den Pilz der Warnglocke trat, wenn die Trambahn eine unübersichtliche Kurve nahm, oder fast ständig, wenn der Triebwagen, nachdem er die Ortsgrenze passiert hatte, in die Stadt hineinfuhr, zuerst den langen Hang hinunter, der zum Stadtpark führte, dann an dessen Mauer entlang, in Höhe des Kriegerdenkmals nach links abbog und, dem Boulevard du Président-Wilson folgend, in der Allée des Marronniers nach und nach langsamer wurde, um am Ende der Strecke, fast im Stadtzentrum, anzuhalten gegenüber dem Kino mit seinem von einem Glasdach geschützten Eingang und seinen lockenden Plakaten, die in grellen Farben den möglichen Zuschauern die riesigen Gesichter von Frauen präsentierten, Frauen mit wehendem Haar, zurückgebeugtem Kopf, den Mund geöffnet in einem Schrei des Entsetzens oder der Aufforderung zu einem Kuß. » (*Die Trambahn*, S. 11-12)

A cette unique et seule phrase démesurée mais rythmée par le mouvement du tramway semble répondre un passage des *Anneaux de Saturne* dans la traduction de Bernard Kreiss, qui peut être lu comme la description d'un voyage mais aussi comme la métaphore du travail du traducteur :

« Vacillant sur la voie ferrée, l'autorail roulait la plupart du temps en roue libre car cela descend presque constamment en pente douce jusqu'à la mer. Quand le moteur était sollicité, ce qui ne se produisait que par intermittence, une secousse ébranlait la voiture et l'on entendait alors crisser un moment les roues dentées ; mais peu après, on progressait de nouveau en roue libre, comme le signalaient les battements réguliers au rythme desquels on croisait arrières-cours et colonies de jardins ouvriers, crassiers et terrains vagues, avant de pénétrer dans les terres marécageuses qui se déployaient au-delà des faubourgs, en direction de l'est. » (*Les Anneaux de Saturne*, p. 43)

Le plaisir de lecture que les deux lauréats du Prix lémanique de la traduction 2009 nous procurent avec leur mécanique de transmission en « roue libre », sans le crissement des « roues dentées » du passage entre les langues, a déjà été salué par quelques-uns des prix les plus prestigieux. Ainsi Eva Moldenhauer a reçu en 1991 le Prix Paul Celan et en 2007 le Prix Wilhelm Merton pour la diversité de son œuvre traduite. Bernard Kreiss a quant à lui été le bénéficiaire en 1995 du Prix national autrichien de traduction pour l'ensemble des œuvres traduites de la littérature autrichienne. En 2008, il a aussi reçu le Prix Amédée Pichot pour sa traduction du *Syndrome de Kitahara* de Christoph Ransmayr.

Au nom du jury du Prix lémanique de la traduction, j'ai l'honneur de décerner le Prix lémanique de la traduction 2009 à Eva Moldenhauer, représentée par Ulrike Bokelmann, et à Bernhard Kreiss. Et pour la première fois dans son histoire, ce Prix peut également bénéficier du soutien du Collège de traducteurs Looren. En plus du Prix, les lauréats reçoivent en effet un séjour de deux semaines dans cette résidence de traducteurs située dans la campagne zurichoise. Prix et séjours espèrent ainsi contribuer à la reconnaissance du travail des traductrices et traducteurs, à la compréhension mutuelle ainsi qu'aux échanges fructueux entre les deux langues.

Remise du Prix à Eva Moldenhauer

Eva Moldenhauer est la traductrice allemande des auteurs les plus connus de la littérature française comme par exemple Claude Simon, Jorge Semprún, Tahar Ben Jelloun, Agota Kristof et Irène Némirovsky. Mais dans sa carrière de traductrice professionnelle, Eva Moldenhauer a aussi traduit de nombreux anthropologues comme Claude Lévi-Strauss et Mircea Eliade, des philosophes comme Gilles Deleuze et Emanuel Lévinas, des sociologues comme Pierre Bourdieu, des linguistes comme Dan Sperber ou encore divers titres de psychanalyse signés par Françoise Dolto ou Bela Grunberger.

L'allocution en l'honneur de Madame Eva Moldenhauer est prononcée en allemand par Martin Ebel, rédacteur en chef de la rubrique littéraire du *Tagesanzeiger* à Zürich, auteur de plusieurs livres sur la littérature contemporaine et membre de divers jurys de prix littéraires comme le Schweizer Buchpreis.

Preisrede auf Eva Moldenhauer

MARTIN EBEL

Meine Damen und Herren,

leider kann ich nicht sagen: verehrte Eva Moldenhauer, denn unsere Preisträgerin muss krankheitshalber dieser Veranstaltung fernbleiben. Ich grüsse sie sehr herzlich von dieser Stelle und hoffe, meine Grüsse erreichen sie auf einem anderen Wege.

Die Veranstalter haben als Laudator keinen Wissenschaftler ausgewählt und keinen Übersetzerkollegen, sondern einen Journalisten, den Redaktor einer Tageszeitung. Das zeugt von Mut und von Originalität. Im Alltag der Tagespresse spielen literarische Übersetzer nämlich kaum eine Rolle. Bei den Buchbesprechungen, die immer weniger und kürzer werden, dominieren die in der Landessprache verfassten. Bei übersetzten Titeln wird der Übersetzer mittlerweile wenigstens in der bibliographischen Fussnote genannt, viel zu selten jedoch gewürdigt oder kritisiert. Es fehlt der Platz, heisst es meist, es fehlt aber auch vielfach die Kompetenz. Und es fehlt vielerorts das Bewusstsein, dass wir die Weltliteratur, die klassische wie die zeitgenössische, nur dank der hingebungsvollen Arbeit der Übersetzer wahrnehmen können. Bitte fassen Sie die folgenden Bemerkungen auch als ein Stück Kompensation auf, als Reverenz meines Berufsstandes gegenüber dem der Übersetzer. Beide dienen wir schliesslich demselben Herrn: der Literatur.

Was macht einen guten Übersetzer aus? Auf diese Frage gibt es eine Fülle ausgezeichneten Antworten, von Wissenschaftlern wie von Praktikern, die mittlerweile unüberschaubar geworden ist. Dabei ist die Antwort im Kern ganz einfach – sagt der Journalist, für den das Vereinfachen zum Beruf gehört. Der Übersetzer soll dem Leser in der Zielsprache den Eindruck vermitteln, den der Leser des Originals hatte. Ich weiss, dass ich mich mit dieser Formulierung bei den Fachleuten schon in die Nesseln gesetzt habe. Was ist mit dem ewigen Streit zwischen der «einbürgernden» und der «verfremdenden» Übersetzung? Soll der Übersetzer so tun, als sei das Werk auf Deutsch geschrieben, oder soll er dem Leser mit seinem Text eine ganze Welle fremder Gerüche mitliefern? Muss die Forderung nach dem gleichen Eindruck nicht schon daran scheitern, dass im Ausgangsland ganz andere Voraussetzungen herrschen, andere Lesegewohnheiten, Leserwartungen? Alles richtige, gewichtige Einwände. Aber: sie sind auch etwas akademisch. Der konkrete Übersetzer, allein mit seinem Original, darf sich von solchen Einwänden nicht beirren oder gar lähmen lassen. Er muss schliesslich einen Text vorlegen, den sein Lektor akzeptiert, weil er meint, dass er sich auf dem deutschsprachigen Buchmarkt durchsetzen lässt. Die Übersetzungstheorie abstrahiert gern von der konkreten Situation des Übersetzers, der nicht nur unter dem Druck des literarischen Überichts und seines Übersetzergewissens steht, sondern auch unter dem Druck, eine bestimmte Anzahl von Seiten pro Tag zu produzieren, die dem kritischen Blick des Verlagslektors standhalten. Überspitzt formuliert: Die Übersetzungswissenschaft beschäftigt sich mit der prinzipiellen Unmöglichkeit, eine perfekte Entsprechung zum Originaltext zu finden; der Übersetzer, die Übersetzerin ha-

ben genau das zu ihrer Aufgabe gemacht, zu ihrem Beruf. Gewiss werden sie zustimmen, dass es ganz genau wie im Original nie sein kann, was sie produzieren; dass sie bei der täglichen Arbeit unentwegt Entscheidungen fällen, die Opfer bedeuten: Sie müssen Sinn- oder Klangschichten weglassen, auf Assoziationen verzichten, auf regionale oder soziale Anklänge; sie machen unentwegt Kompromisse, entfernen sich mit jeder Entscheidung eine Spur vom Original. Nur: Ich behaupte, dass sie das nicht in eine berufsbedingte Dauerdepression stürzt. Ich stelle mir den literarischen Übersetzer als glücklichen Menschen vor. Als jemanden, der zwei Sprachen liebt und sich über jede Möglichkeit freut, etwas Schönes, was die eine hervorgebracht hat, der anderen zum Geschenk zu machen. Er sieht weniger das, was verloren geht, als das, was bewahrt werden kann – und je mehr das ist, desto glücklicher ist er.

Eva Moldenhauer übt ihren Beruf – von dem ich behaupte, dass es ein beglückender Beruf ist – seit 1964 aus, also seit 45 Jahren. Das ist eine enorm lange Zeit, mehr, als die meisten in einem der üblichen Angestelltenberufe verbringen. Enorm lang ist auch die Liste der von ihr übersetzten Bücher. Ich könnte bequem den Rest dieser Preisrede damit bestreiten, die Namen der Autoren und Titel vorzulesen, würde damit allerdings den Zeitplan gefährden. Deshalb beschränke ich mich auf Beispiele. Eva Moldenhauer hat das Werk von Claude Simon übersetzt und mitgeholfen, ihn auch im deutschen Sprachraum als einen der zentralen Autoren des 20. Jahrhunderts zu etablieren. Sie hat vieles von Jorge Semprún und Rachid Boudjedra ins Deutsche übertragen. Wir verdanken ihr die Entdeckung von Irène Némirovsky, einer überaus interessanten Autorin der Zwischenkriegszeit, die von den Nazis

ermordet wurde. Eva Moldenhauer hat auch *Das grosse Heft* von Agota Kristof übersetzt, die aus Ungarn stammt und in der französischen Schweiz lebt. Fast noch imponierender ist die Liste der Titel aus verschiedenen Disziplinen der Geisteswissenschaft. Da ist die Ethnologie mit Claude Lévi-Strauss, die Philosophie mit Mircea Eliade, Emanuel Levinas und Michel Onfray, die Soziologie mit Emile Durkheim, Alain Touraine und Pierre Bourdieu. Die Historie mit Georges Duby, Pierre Chaunu und Georges Minois und schliesslich die Psychoanalyse mit Françoise Dolto und Bela Grunberger. Dazu noch Autoren und Werke, die kaum irgendwo einzuordnen sind: Paul Ricœur, André Gorz, dessen *Brief an D. Geschichte einer Liebe* kürzlich ein breites Publikum erreicht und erschüttert hat. Oder Marthe Robert. Oder Roland Barthes. Kurz: Unser Wissen über uns selbst und die Welt wäre ärmer, hätte Eva Moldenhauer nicht ganze Wissens-Landschaften aus dem intellektuell so aktiven und unruhigen Frankreich in unsere Sprache gebracht. Auch der Wissenstransfer ist ohne gute Übersetzer nicht denkbar, das sei auch im Zeitalter der Weltsprache Englisch einmal gesagt.

Ein imponierendes Lebenswerk also. Dass Eva Moldenhauer heute den Prix lémanique de la traduction erhält, ist nur konsequent. Vorausgegangen ist dieser Auszeichnung der Helmut-M.-Braem-Preis, der Celan-Preis und der Wilhelm-Merton-Preis. Es ist gut, dass es mittlerweile einige Preise für Übersetzer gibt, diesen Berufsstand, der – in Umkehrung des bekannten Lessing-Satzes – mehr gelesen als gelobt wird. Und Eva Moldenhauer hat diese erneute Auszeichnung, die ihr heute verliehen wird, hoch verdient.

Wie sehr, das ist mir bei der Vorbereitung dieser Preisrede beim Lesen und Vergleichen zweier Bücher ganz beson-

ders aufgegangen. Ich meine Claude Simons letzte Erzählung *Le Tramway*, erschienen 2001, auf Deutsch 2002, und die erotische Erzählung *Le rideau levé* aus dem späten 18. Jahrhundert, die dem Comte de Mirabeau zugeschrieben wird. Eva Moldenhauers Übersetzung erschien erstmals 1971. Beide Werke sind aus unterschiedlichen Gründen schwer zu übersetzen, und in beiden Fällen hat Eva Moldenhauer die Schwierigkeiten bravourös bewältigt. Bei Mirabeau ist es zum einen der zeitliche Abstand, der überwunden werden muss, aber dennoch spürbar bleiben sollte, damit die libertinöse Aufklärungslehrerzählung nicht zu einem neudeutschen Porno gerät. Zum andern ist es der typische Stil des späten 18. Jahrhunderts, flink und munter, dabei immer auch etwas didaktisch. Eva Moldenhauers Deutsch ist ebenso flink und munter wie das Original. Ihr Vokabular ist nicht historisierend, aber es lässt spüren, dass wir uns in der Vergangenheit befinden. Beim Lesen stellt man beglückt fest, wie reich der deutsche Wortschatz doch ist – wenn wir ihn denn nutzen. Eva Moldenhauer glänzt hier besonders durch das konkrete, anschauliche Wort, auch da, wo der französische Autor eher abstrakt und allgemein ist. «Le rideau levé», das ist nicht der angehobene, sondern der gelüftete Vorhang. «Malheureux» wird zu todunglücklich – auch weil das Wort ebenfalls vier-silbig ist und überdies schärfer, genauer als das blasse deutsche «unglücklich». «Hardi» ist nicht bloss kühn, sondern beherzt, «raffiné» ist ausgeklügelt, die «infamie» wird zur Verworfenheit. «Satisfaction» übersetzt sie mit Wohlgefallen, «sagacité» mit Scharfsinn, «tranquillité» mit Seelenfrieden. Wenn es im Original heisst «Son désir particulier était de me rendre vraie avec discrétion», so findet die Übersetzerin die schöne Entsprechung: «Sein besonderer Wunsch war es, mich

bescheidene Aufrichtigkeit zu lehren» – zugleich ein Beispiel für das, was man «verschobene Entsprechung» nennt.

Claude Simon stellt den Übersetzer vor Probleme ganz anderer Art. Die Knacknuss ist hier die Syntax. In *Le tramway* gehen die Sätze oft über ein, zwei Seiten, sind vielfach untergliedert, enthalten oft eingeklammerte Passagen, manchmal sogar Klammern in der Klammer. Es ist eine fast lateinische Syntax, die mit Präsenstypizipien und Gerundien arbeitet, was beides im Deutschen kaum oder gar nicht möglich ist. Es sind Sätze, zugleich monströs und grandios gebaut. Den Deutschen sagt man nach, schon ihre Sprache dränge ins syntaktisch Monströse, vor allem müsse man gewissermassen mit dem Fernrohr nach dem Verb suchen. Gerade das macht die Übersetzung nicht eben leichter, weil französische Sätze, die in der klassischen und hier immer noch spürbaren Abfolge der Teile Subjekt-Prädikat-Objekt noch eine gewisse Orientierung erlauben, im Deutschen in einen wuchernden Urwald entlassen werden, wo sich der Leser endgültig zu verirren droht. Überaus bewundernswert, was Eva Moldenhauer hier geleistet hat. Sie lässt den Sätzen ihre Vollständigkeit, Komplexität und Integrität, aber sie erleichtert die Lektüre – sofern man hier überhaupt von Erleichtern reden kann – durch den geschickten Gebrauch von Relativpronomen, Konjunktionen und kleinen Zusatzinformationen. Es gelingt ihr, die hochkomplexe Struktur des Originals zu erhalten, ohne dass es die Lesbarkeit, die Verständlichkeit kostet.

Ich kann das alles nicht im Detail demonstrieren; das Spezifische an der Übersetzungskunst ist ja gerade, dass sie sich nur dem erschliesst, der sich vergleichend hineinwühlt. Der gemeine Leser, und das sind wir ja normalerweise alle, findet das aber bloss selbstverständlich: Dass es sich gut liest

und doch dem Original weitgehend entspricht. Diese verborgene Kunst hat in Eva Moldenhauer eine Meisterin gefunden, und diese Meisterin ehren wir heute mit dem Prix lémanique de la traduction.

Übersetzungen von Eva Moldenhauer

Eva Moldenhauer, geb. 1934 in Frankfurt am Main. Studium der Germanistik, Philosophie, Kunstgeschichte. Vier Jahre Frankreich-Aufenthalt. Seit 1964 Übersetzerin. 1982 Verleihung des Helmut-M.-Braem-Preises. 1991 Verleihung des Celan-Preises. 2007 Verleihung des Wilhelm Merton-Preises. 2009 Verleihung des Prix lémanique de la traduction. 2011 Verleihung des Raymond-Aron-Preises.

Belletristik

- Daniel Watton *Der Feldzugsplan*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1964.
- Daniel Watton *Der Zielpunkt*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1965.
- Claude Simon *Das Seil*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1964.
- Claude Simon *Triptychon*, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1986.
- Claude Simon *Die Akazie*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1991.
- Claude Simon *Jardin des Plantes*, Dumont, Köln, 1998.
- Claude Simon *Geschichte*, Dumont, Köln, 1999.
- Claude Simon *Der Wind*, Dumont, Köln, 2001.
- Claude Simon *Die Trambahn*, Dumont, Köln, 2002.
- Claude Simon *Die Straße in Flandern*, Dumont, Köln, 2003.
- Claude Simon *Das Gras*, Dumont, Köln, 2005.
- Claude Simon *Der Palast*, Dumont, Köln, 2006.

- Claude Simon *Das Haar der Berenike*, Dumont, Köln, 2006.
- Claude Simon *Der blinde Orion*, Zweitausendeins, Berlin, 2008.
- Jean-Pierre Faye *Pulsschläge*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1966.
- Jean-Pierre Faye *Die Schleuse*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1967.
- Honoré-Gabriel de Riquetti de Mirabeau *Der gelüftete Vorhang*, Insel, Frankfurt am Main, 1971.
- David Shahrar *Ein Sommer in der Prophetenstraße*, Athenäum, Frankfurt am Main, 1984.
- David Shahrar *Die Reise nach Ur in Chaldäa*, Athenäum, Frankfurt am Main, 1985.
- Jorge Semprún *Der weiße Berg*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1987.
- Jorge Semprún *Netschajew kehrt zurück*, Rotbuch, Berlin, 1989.
- Jorge Semprún *Schreiben oder leben*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1995.
- Jorge Semprún *Unsre allzu kurzen Sommer*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1999.
- Jorge Semprún *Die Ohnmacht*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1999.
- Jorge Semprún *Der Tote mit meinem Namen*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 2002.
- Agota Kristof *Das große Heft*, Rotbuch, Berlin, 1987.
- Agota Kristof *Eine Ratte huscht vorbei* (Bühnenmanuskript), Autorenagentur, Frankfurt am Main, 1987.
- Tahar Ben Jelloun *Die Nacht der Unschuld*, Rotbuch, Berlin, 1987.

- Etel Adnan *Sitt Marie-Rose*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1988.
- Gustave Flaubert/Ivan Turgenev *Briefwechsel*, Friedenauer Presse, Berlin, 1989.
- Julien Green *Tagebücher (Der Wiedergänger 1946-1950)*, mit Eva Groepler und Alain Claude Sulzer, List, München, 1992.
- Rachid Boudjedra *Der Regen*, Donata Kinzelbach, Mainz, 1992.
- Rachid Boudjedra *Die hartnäckige Schnecke*, Donata Kinzelbach, Mainz, 1993.
- Rachid Boudjedra *Der Sonnenstich*, Donata Kinzelbach, Mainz, 1994.
- Rachid Boudjedra *Die Eroberung von Gibraltar*, Donata Kinzelbach, Mainz, 1994.
- Rachid Boudjedra *Die Unordnung der Dinge*, Donata Kinzelbach, Mainz, 1995.
- Rabah Belamri *Asyl aus Stein*, Beck und Glückler, Freiburg im Breisgau, 1992.
- Dominique Valentin *Die Schickse*, Schöffling, Frankfurt am Main, 1996.
- Robert Darnton *Denkende Wollust* (Jean-Charles Gervaise de Latouche *Die Geschichte des Dom Bougre, Pförtner der Kartäuser* und Jean-Baptiste d'Argens *Thérèse philosophe*. Zwei Romane aus dem 18. Jahrhundert), Eichborn, Frankfurt am Main, 1996.
- Hugues Pradier *Die Töchter des Bürgermeisters*, Goldmann, München, 2001.
- Irène Némirovsky *Suite française*, Knaus, München, 2005.
- Irène Némirovsky *Jesabel*, Knaus, München, 2006.

- Irène Némirovsky *Die Hunde und die Wölfe*, Knaus, München, 2007.
- Irène Némirovsky *Herbstfliegen*, Manesse, München, 2008.
- Irène Némirovsky *Feuer im Herbst*, Knaus, München, 2008.
- Irène Némirovsky *Der Herr der Seelen*, Luchterhand, München, 2009.
- Irène Némirovsky *Leidenschaft*, Knaus, München, 2009.
- Irène Némirovsky *Die Familie Hardelot*, Knaus, München, 2010.
- Dominique Bona *Camille und Paul. Kunst und Leben der Geschwister Claudel*, Knaus, München, 2008.
- Ana Novac *Die schönen Tage meiner Jugend*, Schöffling, Frankfurt am Main, 2009.
- Olivier Philipponnat/Patrick Lienhardt *Irène Némirovsky: die Biographie*, Knaus, München, 2010.
- Henri Cueco *Dialog mit meinem Gärtner*, Schöffling, Frankfurt am Main, 2011.

Anthropologie / Ethnologie

- Marcel Mauss *Die Gabe*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1968.
- Lucien Malson *Die wilden Kinder*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1972.
- François Wahl u.a. *Einführung in den Strukturalismus*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1973.
- Pierre Clastres *Staatsfeinde*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1976.
- Claude Meillassoux *Die wilden Früchte der Frau*, Syndikat, Frankfurt am Main, 1976.

- Claude Lévi-Strauss *Mythologica I-IV (Das Rohe und das Gekochte, Vom Honig zur Asche, Der Ursprung der Tischsitten, Der nackte Mensch)*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1971-1975.
- Claude Lévi-Strauss *Strukturelle Anthropologie*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1975.
- Claude Lévi-Strauss *Der Weg der Masken*, Insel, Frankfurt am Main, 1977.
- Claude Lévi-Strauss *Traurige Tropen*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1978.
- Claude Lévi-Strauss *Die elementaren Strukturen der Verwandtschaft*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1981.
- Jeanne Favret-Saada *Die Wörter, der Zauber, der Tod*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1979.
- Jacques Lizot *Im Kreis der Feuer*, Syndikat, Frankfurt am Main, 1982.
- Mircea Eliade *Das Heilige und das Profane*, Insel, Frankfurt am Main, 1984.
- Mircea Eliade *Ewige Bilder und Sinnbilder*, Insel, Frankfurt am Main, 1986.
- Mircea Eliade *Die Prüfung des Labyrinths*, Insel, Frankfurt am Main, 1987.
- Mircea Eliade *Mysterium und Wiedergeburt*, Insel, Frankfurt am Main, 1988.
- Mircea Eliade *Mythos und Wirklichkeit*, Insel, Frankfurt am Main, 1988.
- Maurice Godelier *Die Produktion der großen Männer*, Campus, Frankfurt am Main, 1987.
- Marc Augé *Ein Ethnologe in der Metro*, Campus, Frankfurt am Main, 1988.

Claude Meillassoux *Anthropologie der Sklaverei*, Campus, Frankfurt am Main, 1989.

Leroi-Gourhan *Eine Reise zu den Ainu*, Amman, Zürich, 1995.

Philosophie / Soziologie / Sprachwissenschaft / Essay

Maurice Merleau-Ponty *Humanismus und Terrorismus*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1966.

Alain Tourraine *Die postindustrielle Gesellschaft*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1972.

André Glucksmann *Der alte und der neue Faschismus*, Rotbuch, Berlin, 1972.

André Glucksmann *Der Stachel der Liebe*, Artemis, Mannheim, 1994.

Pierre Bourdieu *Grundlagen einer Theorie der symbolischen Gewalt*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1973.

Dan Sperber *Über Symbolik*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1975.

Emil Durkheim *Soziologie und Philosophie*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1976.

Roland Barthes *Elemente der Semiologie*, Syndikat, Frankfurt am Main, 1981.

Claude Guillon u.a. *Anleitung zum Selbstmord*, Robinson, Frankfurt am Main, 1982.

Marthe Robert *Einsam wie Franz Kafka*, S. Fischer, Frankfurt am Main, 1985.

Stefan Moses *Spuren der Schrift*, Athenäum, Frankfurt am Main, 1987.

- Georges Dumézil *Der schwarze Mönch in Varennes*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1989.
- Michel Onfray *Der Bauch des Philosophen*, Campus, Frankfurt am Main, 1990.
- Michel Onfray *Der Philosoph als Hund*, Campus, Frankfurt am Main, 1991.
- Michel Onfray *Der sinnliche Philosoph*, Campus, Frankfurt am Main, 1992.
- Michel Onfray *Philosophie der Extase*, Campus, Frankfurt am Main, 1993.
- Emanuel Lévinas *Schwierige Freiheit*, Jüdischer Verlag, Frankfurt am Main, 1992.
- Jean Guitton u.a. *Gott und die Wissenschaft*, Artemis, Mannheim, 1993.
- Eduardo Lourenço *Portugal – Europa. Mythos und Melancholie*, TFM, Frankfurt am Main, 1997.
- Marc Sautet *Ein Café für Sokrates*, Artemis, Mannheim, 1997.
- Nathalie Heinich *Das <zarte> Geschlecht*, Artemis, Mannheim, 1997.
- Gilles Deleuze *Die einsame Insel*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 2003.
- Gilles Deleuze *Schizophrenie und Gesellschaft*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 2005.
- Marcel Hénaff *Der Preis der Wahrheit*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 2009.
- Anette Selg u.a. *Die Welt der Encyclopédie*, Mitübersetzerin, Eichborn, Frankfurt am Main, 2011.

Geschichte / Politik / Utopie

- Jiri Pelikan *Ein Frühling, der nie vergeht*, Fischer, Frankfurt am Main, 1976.
- Maria-Antonietta Macciochi *Frauen im Faschismus*, Rotbuch, Berlin, 1976.
- Maria-Antoinetta Macciochi *Der französische Maulwurf*, Rotbuch, Berlin, 1978.
- Charles Fourier *Aus der neuen Liebeswelt*, Wagenbach, Berlin, 1977.
- Mika Etchebéhère *La guerra mía. Eine Frau kämpft für Spanien*, Neue Kritik, Frankfurt am Main, 1980.
- Franz Fanon *Schwarze Haut, weiße Maske*, Syndikat, Frankfurt am Main, 1980.
- André Gorz *Der Verräter*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1980, Neuaufl., Rotpunkt, Zürich, 2008.
- André Gorz *Wege ins Paradies*, Rotbuch, Berlin, 1984.
- André Gorz *Brief an D. Geschichte einer Liebe*, Rotpunkt, Zürich, 2007.
- André Gorz *Auswege aus dem Kapitalismus: Beiträge zur politischen Ökologie*, Rotpunkt, Zürich, 2009.
- Jean-Paul Sartre *Krieg im Frieden 1*, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1982.
- Jean-Paul Sartre *Wider das Unrecht. Die Affäre Henri Martin*, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1983.
- Jean-Paul Sartre *Tagebücher 1939-1940*, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1984.
- Jean-Paul Sartre *Krieg im Frieden 2*, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1986.

- Jean-Paul Sartre *Wir sind alle Mörder*, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1988.
- Miklós Haraszti *Der Staatskünstler*, Rotbuch, Berlin, 1984.
- Georges Duby *Die Prozesse der Jeanne d'Arc*, Wagenbach, Berlin, 1985.
- David Cooper *Wer ist Dissident?*, Rotbuch, Berlin, 1987.
- Pierre Chaunu u.a. *Leben mit der Geschichte*, Fischer, Frankfurt am Main, 1989.
- Nicole Loraux *Die Trauer der Mütter*, Campus, Frankfurt am Main, 1992.
- Nicole Loraux *Tragische Weisen, eine Frau zu töten*, Campus, Frankfurt am Main, 1993.
- Jacques Rancière *Die Namen der Geschichte*, Fischer, Frankfurt am Main, 1994.
- J. P. Vernant *Mythos und Religion im alten Griechenland*, Campus, Frankfurt am Main, 1995.
- Claude Carozzi *Weltuntergang und Seelenheil*, Fischer, Frankfurt am Main, 1996.
- Georges Minois *Geschichte des Selbstmords*, Artemis, Mannheim, 1996.
- Georges Minois *Geschichte der Zukunft*, Artemis, Mannheim, 1998.
- Georges Minois *Geschichte des Atheismus*, Böhlau, Weimar, 2000.
- Jean-François Bergier *Gelebte Geschichte*, NZZ, Zürich, 2007.

Psychoanalyse

- J. B. Pontalis *Nach Freud*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1968.
- J. B. Pontalis *Objekte des Fetischismus*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1972.
- Paul Ricœur *Die Interpretation*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1969.
- Françoise Dolto *Der Fall Dominique*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1971.
- Françoise Dolto *Psychoanalyse und Kinderheilkunde*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1972.
- Gérard Mendel *Generationskrise*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1972.
- Marguerite Sechehaye *Tagebuch einer Schizophrenen*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1973.
- Michel Neyraut *Die Übertragung*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1976.
- Georges Devereux *Baubo. Die mythische Vulva*, Syndikat, Frankfurt am Main, 1981.
- Janine Chasseguet-Smirgel *Zwei Bäume im Garten*, Verlag Internationale Psychoanalyse, Stuttgart, 1987.
- Bela Grunberger *Narziß und Anubis*, 2 Bände, Verlag Internationale Psychoanalyse, Stuttgart, 1989.
- Didier Anzieu *Freuds Selbstanalyse*, Verlag Internationale Psychoanalyse, Stuttgart, 1989.
- Lydia Flem *Der Mann Freud*, Campus, Frankfurt am Main, 1993.



© Yvonne Böhler

Cérémonie de remise du Prix lémanique de la traduction, 10 octobre 2009, Lausanne.

De gauche à droite : Jean-Pierre Lefebvre, Bernard Kreiss, Irene Weber Henking, Ulrike Bokelmann (représentante pour Eva Moldenhauer), Martin Ebel.

Remise du Prix à Bernard Kreiss

Lorsqu'il est invité à présenter son propre travail, le deuxième lauréat de cette cérémonie, Bernard Kreiss, surprend par sa modestie et sa retenue teintées d'une délicate ironie, presque caustiques. Je cite : « Considérant la trop longue liste des ouvrages traduits de l'allemand par ses soins, le traducteur, oublieux de ses peines, ne gardant mémoire que de ses plaisirs, retient principalement les auteurs et titres suivants ... »

S'ensuit la non moins longue liste des plus grands classiques de la littérature allemande d'Autriche, de Suisse et d'Allemagne traduits et re-crées par Bernard Kreiss en français : Ödön von Horváth, Christoph Ransmayr et surtout Thomas Bernhard pour l'Autriche, Hanna Johansen, Elias Canetti et Paul Nizon pour la Suisse, et d'innombrables auteurs d'origine allemande comme Theodor Fontane, Georg Büchner et Martin Walser.

L'allocution en l'honneur de Monsieur Bernard Kreiss est prononcée en français par Jean-Pierre Lefebvre, auteur, traducteur des plus grands auteurs et philosophes allemands, comme Paul Celan et Georg Wilhelm Friedrich Hegel. Jean-Pierre Lefebvre est aussi responsable de la section d'allemand à l'Ecole Normale Supérieure à Paris, où il dirige l'Unité de Recherche Paul Celan.

Allocution en l'honneur de Bernard Kreiss

JEAN-PIERRE LEFEBVRE

J'ai plusieurs raisons de me réjouir d'avoir été invité à dire quelques mots d'hommage pour cette remise du Prix lémanique de la traduction à Bernard Kreiss. La première remonte à une douzaine d'années, elle me servira à la fois de parabole et de métaphore pour trouver les mots qu'il faut.

En juin 1997, j'étais assis à la grande table de remise des prix de la Société des Gens de Lettres. J'avais mes notes avec les mots d'usage pour la remise du prix Gérard de Nerval à Bernard Kreiss, dont l'occasion avait été la parution de sa belle traduction du roman de Josef Haslinger *Opernball, Le Bal de l'Opéra*.

Je voulais saluer la qualité de son travail, évoquer en particulier mon émotion à la lecture du petit roman d'Uwe Timm, *Der Mann auf dem Hochrad*, dans sa traduction *L'Homme au vélo*, parue quelques années plus tôt chez Balland.

Il faisait très chaud ce jour-là, et comme d'habitude, le prix de traduction passait en dernier. Je me préparais à dire mon avis sur cet ordre de passage rituel. Toutes les fenêtres étaient grandes ouvertes, et je pouvais voir le pavillon des maladies sexuellement transmissibles de l'Hôpital Cochin, ainsi que l'imposante masse de nuages noirs qui annonçaient l'orage. J'attendais mon tour. Je tissais un rapport mental entre le nuage d'orage et la maladie, entre ces maladies et la

littérature ... Un doux délire germait derrière mes paupières mi-closes.

Mais cet orage avait déjà crevé quelque part dans Paris et inondé les rues du côté de la gare de l'Est. Et Bernard Kreiss, qui n'avait aucune tenue de rechange, avait pris cet orage sur la tête. Il n'est donc pas venu ce jour-là à l'Hôtel de Massa, mais s'en est retourné à son modeste hôtel de traducteur trempé par les éléments, mais non fâché pour autant avec la nature.

L'année suivante, puis encore deux ans plus tard, j'ai raconté cette histoire au public impatient de la Société des Gens de Lettres – le prix Gérard de Nerval, qui récompense aussi la patience des traducteurs, est décerné juste avant le buffet ...

Il y avait là de quoi écrire une nouvelle, mais aussi de quoi illustrer la position du traducteur, celle de Bernard Kreiss en particulier. Le traducteur n'a pas de costume de rechange. Dans toutes les écritures qu'il endosse pour vivre, un dialogue se noue avec sa personne la plus nue. Il ne s'éparpille pas. Au fil des ans sa personne se définit autour d'un noyau de dialogues de plus en plus résistant.

Ainsi, dans votre cas, cher Bernard Kreiss, celui qui va du grand roman de Siegfried Lenz traduit par vos soins en 1970, *Die Deutschstunde* (un titre qui est déjà, comme presque tous les titres, un terrible défi), au dernier livre du grand écrivain Hans-Joachim Schädlich *Gib ihm Sprache* (un autre titre tout à fait à propos).

Entre ces deux pôles, dont seul le premier est définitif, on vous trouve au sein d'une famille considérable : Martin Walser, Elias Canetti, Thomas Bernhard, Hartmut Lange, Erich Hackl, Uwe Timm, Horst Bienek, Paul Nizon, Christoph

Ransmayr, W.G. Sebald. Ce sont là des voix très différentes, que vous faites magnifiquement entendre dans leur nature propre, et pourtant je me dis qu'elles constituent une fratrie de pensée assez homogène quant au fond, et en tous cas une communauté de résistance à la bêtise, en sorte que votre travail appelle aussi l'hommage du souci éthique ou politique : il est important que ces voix de langue allemande, ces voix-là notamment, aient pu être entendues, grâce à la qualité de votre travail, dans les pays de langue française.

Je dois vous dire enfin que je n'ai pas voulu lire votre traduction de la nouvelle de Büchner *Lenz*, comme par l'effet d'une crainte jalouse, ayant moi-même traduit ce texte extraordinaire il y a plus de vingt ans, avec cet exorbitant sentiment d'appropriation personnelle, qui est la maladie mentale menaçante dans notre profession. Mais vous devez prendre cet aveu pour le plus sincère des hommages, le noyau brûlant de ma *laudatio* ...

Remerciements

BERNARD KREISS

Chère Madame Weber Henking, cher Jean-Pierre Lefebvre, geschätzte Kolleginnen und Kollegen, Mesdame et Messieurs,

Ce n'est guère qu'à l'occasion de la remise d'un prix que le traducteur est amené à sortir de l'obscur coulisse, de l'ombre plus ou moins épaisse dans laquelle il est d'ordinaire confiné.

Mais n'est-il pas lui-même une ombre, et l'ombre n'est-elle pas le séjour idéal où il peut mettre au point sans être vu ni connu, ni surtout reconnu, son patient, son interminable, son impossible numéro d'imitateur ?

La mise au point de ce numéro requiert en effet le retranchement, la solitude, la confrontation silencieuse avec un texte écrit dans une langue qui n'est pas la sienne et qu'il va devoir, si je puis me permettre l'expression, accommoder à la sauce de sa langue maternelle.

Mais la confrontation ne suffit pas, l'affrontement est inéluctable car le texte entre pour ainsi dire en résistance, et c'est un combat singulier qui s'engage dès lors bon gré mal gré, avec l'autre, avec cet auteur qui lui résiste, avec le texte de cet autre qu'il va devoir faire sien – et qui ne sera pourtant jamais sien – un texte qu'il va devoir s'approprier afin de tâcher de mener à bien l'improbable entreprise qui consiste à reproduire ce qui ne peut être reproduit, à faire autrement une chose qui doit pourtant rester la même, à faire la même chose autrement.

Traduire, transformer. Analyser, décortiquer le texte, réduire en pièces ce puzzle monstrueux, aligner les pièces, les examiner une par une, les grouper, les dégroupier, les regrouper, les ingérer, les assimiler, les régurgiter ensuite au prix d'une longue ruminantion pour tâcher d'obtenir au bout du compte un nouveau puzzle, un puzzle constitué de pièces dont les formes, les couleurs, la disposition au sein de l'ensemble ne présentent aucun point commun avec l'original mais qui, en dépit de son altérité, n'en serait pas moins l'intégrale et si possible intègre restitution de ce dernier.

J'ai parlé de combat singulier entre le traducteur et l'auteur, un combat singulier qui se livre sur le terrain du texte. Mais j'aurais peut-être mieux fait de dire un singulier combat. Un singulier combat, oui, un combat douteux en vérité, car le texte de l'autre ne se laisse pas faire, il s'avère même éventuellement plus résistant qu'il n'y paraissait initialement, il accroît ses défenses, multiplie ses résistances, se présente finalement comme une forteresse inexpugnable. Et pourtant cette forteresse, il va falloir l'investir, il va falloir s'en rendre maître. Mais comment faire? Contourner les obstacles – ce n'est pas licite, ce n'est pas bon –, sauter par-dessus les obstacles – pas bon – les neutraliser, pas bon non plus. Rien n'est jamais bon. Tout est toujours pas bon. Tout est toujours sujet à caution. A moins peut-être d'accepter l'obstacle comme tel, d'en reconnaître la nature, d'en mesurer l'épaisseur, la hauteur, la densité, et de se métamorphoser ensuite tel le phasme prenant la forme, la couleur exactes du brin d'herbe avec lequel il finit par se confondre, à moins de se fondre dans la masse de l'obstacle, de s'identifier à cet obstacle jusqu'à restituer en somme l'obstacle lui-même. La

transparence serait-elle à ce prix ? Au prix de cette métamorphose ?

Le texte de l'autre, de l'étranger ? Un miroir dans lequel un singe se contemple. Le singe, c'est le traducteur en personne, et il va devoir se frayer passage à travers le miroir pour contempler enfin l'envers du miroir, pour atteindre la substantifique moelle du texte de son auteur, pour humer son parfum, reconnaître les différentes couleurs qui entrent dans la composition du mélange d'où résulte la tonalité générale de l'ensemble, les nuances de la palette syntaxique qui constitue la charpente de la partition qu'il lui appartient de déchiffrer puis d'interpréter, son rythme, son souffle, l'émotion sous-jacente, les élans, les points de rupture, les silences, les soupirs, le dit et le non-dit, le non-dit qui, dans bien des cas, en dit plus long que ce qui est dit.

Acculé à l'infranchissable mur des solutions qu'il a lui-même échafaudé au cours de ce combat désespéré, ayant perdu au bout du compte jusqu'à l'énergie du désespoir, le traducteur exténué finit par baisser les bras. Et le voilà sur le point de rendre son tablier, de vouer son auteur aux gémonies et de se mettre au vert pour envisager la suite à tête reposée.

Et c'est alors, considérant l'étendue mais aussi l'imminence du désastre auquel il était exposé aussi longtemps qu'il n'avait pas déposé les armes, parmi les cadavres désarticulés de ses phrases inadéquates qui jonchent le champ de bataille textuel à présent déserté par lui, c'est alors seulement, dans le silence de la paix soudain restaurée que le traducteur peut percevoir, venue de loin, venue d'ailleurs, une voix sépulcrale qui le rappelle à l'ordre, qui lui souffle à l'oreille, pour la énième fois, une recommandation qu'il a toujours eu la fâcheuse tendance de négliger, voire d'oublier :

Ne jamais désespérer

Laisser infuser davantage

C'est Henri Michaux en personne qui se tient là-bas, sur l'autre rive de l'Achéron et qui, de là-bas, lui délivre ce message : laisser du temps au temps. Laisser reposer. Laisser macérer le bouillon de culture. Prendre du champ pour avoir une vue d'ensemble. Prendre de la distance pour mieux se rapprocher. C'est ainsi seulement, et c'est alors seulement, dans ce temps suspendu, dans cette latence, dans cette vacuité, que s'engage, presque à son corps défendant, un processus mystérieux au cours duquel une connivence se crée, un dialogue s'installe, une affinité se dévoile, si bien que la parole du traducteur enfin délivrée de toute entrave, se jouant des règles méthodologiques, procédés syntaxiques, prescriptions, restrictions, préceptes et autres conventions normatives, va trouver à s'accorder intuitivement à la parole de l'autre, va entrer insensiblement en résonance avec la parole de l'auteur. Et c'est donc finalement sans coup férir, par une sorte de processus magique – j'ai presque envie de dire par l'opération du Saint-Esprit – que son propre texte va commencer à émerger de l'ombre. Il va se construire pour ainsi dire tout seul, de lui-même, mais néanmoins au prix d'une patience chèrement acquise, au prix fort d'un renoncement total, nourri cependant par un doute permanent. Car le doute subsiste, le doute est toujours là, mais ce n'est plus le doute torturant qui minait peu à peu le combattant constamment repoussé, l'assaillant progressivement affaibli et finalement réduit à l'impuissance par ses actions manquées. Le doute a changé de nature, il a accédé au statut de principe expérimental, il a accédé au rang de doute philosophique, une forme de doute qui laisse à

l'esprit sa liberté et son initiative et qui n'est jamais que la face visible d'un désir extravagant: le désir d'une perfection inaccessible, toujours recherchée, toujours et forcément insouvie.

Le traducteur reconnaissant ne peut que rendre grâce au poète de s'être si opportunément rappelé à son bon souvenir pour lui délivrer ce salutaire conseil :

Niemals verzweifeln

Länger ziehen lassen

Il ne peut que rendre grâce à son auteur de lui avoir permis de livrer combat, de lui avoir résisté jusqu'à le contraindre finalement à lâcher prise, à ne plus chercher désespérément l'ouverture qui lui permettrait d'enlever la forteresse de haute lutte, mais à laisser l'ouverture venir à lui, à laisser, dirais-je, l'ouverture s'ouvrir, à s'engouffrer dans cette ouverture ou, plutôt, ayant fait fi des pirouettes, simulacres, stratagèmes et autres finasseries dont il a le secret, à se laisser aspirer par elle afin de s'y perdre, afin de s'y déployer librement.

Mais l'auteur, hélas, risque fort de rester sourd aux remerciements de son alter ego de fortune. Car il se méfie de son alter ego. Son propre ego, généralement et tout naturellement surdimensionné, se veut unique et se suffit à lui-même. D'ailleurs, l'auteur n'est pas là. Et s'il était là, peut-être n'aurait-il que faire des remerciements du traducteur, des simagrées de cette espèce de singe savant, de ce caméléon grimaçant, de ce contorsionniste spécialisé dans l'art du mimétisme et du grand écart syntactique. Et il ne reste donc

en définitive au traducteur qu'à se tourner vers son distingué auditoire pour le remercier de l'avoir patiemment écouté et pour remercier également celui qui a prononcé son éloge, et si aimablement et sans nul doute exagérément vanté ses mérites.

Quant au jury du Prix lémanique, qu'il soit doublement remercié pour avoir récompensé un traducteur qui présente un palmarès où les écrivains suisses ne sont que fort peu représentés. A cet égard, c'est sans doute pour le lauréat l'occasion d'exprimer, en guise de conclusion, le très vif regret qu'il éprouve de n'avoir jamais réussi à obtenir d'un éditeur français que le soin lui soit confié de traduire dans leur intégralité des ouvrages aussi chers à son cœur que *Les gens de Seldwyla* de Gottfried Keller ou certaines nouvelles encore inédites en français de Conrad Ferdinand Meyer. C'est enfin l'occasion pour lui de regretter de n'avoir jamais pu se frotter autrement qu'en tant que lecteur aux textes de celui qu'il considère non seulement comme l'un des plus grands écrivains au monde mais aussi et surtout comme un ami de toujours, un être unique, irremplaçable et dans l'intimité duquel il vit depuis des décennies, un confident qu'il n'a de cesse d'interroger et d'écouter, et dont les confidences le plongent encore et toujours dans un ravissement tantôt béat, tantôt douloureux: le ciel soit loué d'avoir permis que vienne un beau jour au monde Robert Walser afin qu'il nous délivre son message d'amour à travers toutes les pures merveilles qu'il portait en lui et qu'il a su traduire du silence, contre vents et marées, pour notre plus grande joie et pour notre réconfort.

Est-ce peut-être cette amitié secrète, cette affinité particulière qui justifierait, au moins en partie, la récompense

que le jury du Prix lémanique de la traduction a jugé bon de me décerner aujourd'hui ?

Merci à lui, en tout cas.

Et merci à vous tous.

Traductions de Bernard Kreiss

Bernard Kreiss, né le 20 mai 1938 à Mulhouse (Haut-Rhin), études d'allemand et d'anglais à Strasbourg et Besançon (1957 à 1962), diplôme d'études supérieures de lettres allemandes (Besançon 1963). Se démène quelques années dans la presse, en province puis à Paris (pour le journal *Combat*, reportages sur le Maroc où il séjourne durant deux ans) avant de s'apercevoir que le journalisme n'est pas fait pour lui. En sort (par la petite porte) et tente de se couler dans le moule d'un fonctionnaire de la Direction générale des relations culturelles et techniques, au ministère des Affaires étrangères, à Paris. Une possible « carrière » s'amorce au sein de cette administration, mais après deux ans de « bons et loyaux » services au Quai d'Orsay, le goût de l'indépendance l'emporte, et tout en s'égarant de loin en loin dans diverses contrées (Afrique du Nord, Inde, Vietnam, Amérique du Sud), l'intéressé, qui s'est entre-temps « établi » dans les montagnes du Midi (sur le causse du Larzac où il séjourne durant une trentaine d'années puis dans le Chablais où il réside depuis 1999), s'adonnera dès lors de manière presque exclusive à sa passion du texte et, plus particulièrement, à l'exercice de traduction considéré comme une tentative toujours recommencée, toujours plus ou moins avortée, obligatoirement et désespérément approximative d'appropriation de la langue de l'autre, *l'auteur*. Reçoit en 1995 le Prix national autrichien de traduction pour l'ensemble des œuvres traduites de la littérature autrichienne (Adalbert Stifter, Hugo von Hofmannsthal, Ödön von Horváth, Thomas Bernhard, Erich Hackl).

B.K.

- Heinz Höhne *L'Ordre noir, histoire de la SS*, Casterman, Paris, 1968.
- Siegfried Lenz *La Leçon d'allemand*, Laffont, Paris, 1970, dernière édition révisée 2009.
- Heike Doutiné *Il faudrait être jeune*, Laffont, Paris, 1972.
- Herbert W. Franke *Zone zéro*, Laffont, Paris, 1973.
- Lothar-Günther Buchheim *Le Styx*, Albin Michel, Paris, 1977, repris en 1983 chez Albin Michel, Paris, sous le titre *Le Bateau*.
- Martin Walser *Au-delà de l'amour*, Gallimard, Paris, 1978.
- Martin Walser *Un cheval qui fuit*, Gallimard, Paris, 1980.
- Martin Walser *Travail d'âme*, Gallimard, Paris, 1981.
- Martin Walser *La Maison des cygnes*, Gallimard, Paris, 1982.
- Hanna Johansen *L'Analphabète*, Gallimard, Paris, 1984.
- Hartmut Lange *L'Immolation*, Fayard, Paris, 1984.
- Hartmut Lange *Le Récital*, suivi de *La Sonate Waldstein*, Fayard, Paris, 1987 – Prix de littérature traduite, Nantes 1989.
- Hartmut Lange *Le Voyage à Trieste*, Fayard, Paris, 1993.
- Hartmut Lange *Le Houx*, Fayard, Paris, 1995.
- Hartmut Lange *L'Ange exterminateur d'Arthur Schnitzler*, Fayard, Paris, 1997.
- Thomas Bernhard *Le Naufragé*, Gallimard, Paris, 1986.
- Thomas Bernhard *Des arbres à abattre. Une irritation*, Gallimard, Paris, 1987.
- Thomas Bernhard *Perturbation*, Gallimard, Paris, 1989.
- Hugo von Hofmannsthal *La Tour*, L'Avant-scène, Paris, 1986.
- Uwe Timm *L'Homme au vélocipède*, Balland, Paris, 1986.
- Uwe Timm *La Découverte de la saucisse au curry*, Seuil, Paris, 1996.

- Uwe Timm *A l'exemple de mon frère*, Albin Michel, Paris, 2005.
- Elias Canetti *La Langue sauvée. Histoire d'une jeunesse*, Albin Michel, Paris, 1987.
- Elias Canetti *Les Années anglaises*, Albin Michel, Paris, 2005.
- Ödön von Horváth *Le Belvédère*, in : *Théâtre 1*, Bourgois, Paris, 1988, repris in : *Théâtre complet 1*, L'Arche, Paris, 1994.
- Theodor Fontane *Schach von Wuthenow*, Actes Sud, Arles, 1988.
- Theodor Fontane *Quitte*, Jacqueline Chambon, Nîmes, 1998.
- Adalbert Stifter *Pierres multicolores (Calcaire, Tourmaline, Cristal de Roche, Lait de roche)*, Jacqueline Chambon, Nîmes, 1988-1990.
- Adalbert Stifter *Le Village de la lande*, Jacqueline Chambon, Nîmes, 1993.
- Fritz Joachim Raddatz *Le Buveur de nuages*, Flammarion, Paris, 1988.
- Horst Bienek *La Tétralogie de Gleiwitz (Première polka [1989], Lumière de septembre [1990], Les Cloches muettes [1990], Terre et feu [1991])*, Actes Sud, Arles, 1989-1991.
- Carl Seelig *Promenades avec Robert Walser*, Rivages, Paris, 1989.
- Erich Hackl *L'Adieu à Sidonie*, Alinéa, Aix-en-Provence, 1991 – Prix de traduction, Bordeaux 1990.
- Georg Büchner *Lenz*, Jacqueline Chambon, Nîmes, 1991.
- Edgar Hilsenrath *Le Conte de la pensée dernière*, Albin Michel, Paris, 1992, réédition en Biblio poche 2007.

- Gert Hofmann *Conversation à bord du Titanic*, Actes Sud, Arles, 1993.
- Gert Hofmann *Sur la tour*, Actes Sud, Arles, 1994.
- Ulrich Woelk *Match retour*, Actes Sud, Arles, 1994.
- H.M. Enzensberger *L'Europe en ruines. Témoignages oculaires 1944-48*, textes réunis et présentés par H.M. Enzensberger, traduits de l'allemand et de l'anglais, Actes Sud, Arles, 1995.
- Josef Haslinger *Le Bal de l'Opéra*, Albin Michel, Paris, 1997 – Prix Gérard de Nerval, Paris 1997.
- Christoph Ransmayr *Le Syndrome de Kitahara*, Albin Michel, Paris, 1997.
- Christoph Ransmayr *La Montagne volante*, Albin Michel, Paris, 2007 – Prix Amédée Pichot, Arles 2008.
- Jacob Burckhardt *Leçons sur l'art occidental*, Hazan, Paris, 1998.
- Winfried Georg Sebald *Les Anneaux de Saturne*, Actes Sud, Arles, 1999 – Prix du Meilleur livre étranger, Paris 1999.
- Klaus Harpprecht *Dieu est-il encore Français ? La France vue par un Allemand*, Albin Michel, Paris, 2000.
- Jenny Erpenbeck *L'Enfant sans âge*, Albin Michel, Paris, 2001.
- Jenny Erpenbeck *Bagatelles*, Albin Michel, Paris, 2004.
- Hans-Joachim Schädlich *Donne-lui la parole – Vie et mort du poète Esope*, Jacqueline Chambon, Nîmes, 2002.
- Jakob Arjouni *Casse-tête de Turc*, Fayard, Paris, 2003.
- Paul Nizon *Adieu à l'Europe*, Actes Sud, Arles, 2003.
- Martin Doerry « *A toute suite, les enfants* ». *Le destin tragique de Lilli Jahn (1900-1944)*, Editions France Loisirs, Paris, 2004.

- Hans Lebert *Le Cercle de feu*, Jacqueline Chambon, Nîmes, 2004.
- Jens Rehn *Rien en vue*, Albin Michel, Paris, 2006.
- Uta Gerhardt et Thomas Karlauf (éd.) *Jamais nous ne retournerons dans ce pays. Nuit de cristal : les survivants racontent*, Albin Michel, Paris, 2010.
- Katharina Hagen *Le Goût des pépins de pomme*, Anne Carrière, Paris, 2010.

Remerciements de la Fondation du Prix lémanique de la traduction

Pour clôturer cette neuvième cérémonie de remise du Prix lémanique de la traduction, j'aimerais remercier tout particulièrement le Conseil de la Fondation du Prix lémanique pour son soutien et sa confiance, ainsi que les membres du jury – Bernard Banoun, Pierre Deshusses, Marion Graf, Hartmut Köhler et Josef Winiger – pour leur travail et leur persévérance dans la recherche des meilleurs lauréats.

Comme la Fondation du Prix lémanique de la traduction ne dispose pas de fonds propres, ce prix ne pourrait exister sans le généreux soutien de donateurs. Je tiens à leur exprimer ma profonde gratitude.

Que soient ainsi remerciés pour cette remise de prix 2009 : la Fondation de Famille Sandoz, qui soutient le Prix lémanique de la traduction depuis sa création en 1985, ainsi que l'Ambassade d'Allemagne à Berne. Pour la première fois, nous avons pu établir une collaboration avec la Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature et je remercie le Conseil de cette Fondation pour sa générosité. Enfin, je tiens à remercier tout particulièrement le Collège de traducteurs Looren et sa directrice Gabriela Stöckli pour le soutien financier et conceptuel qu'ils ont apporté au Prix lémanique. Pour la première fois de son histoire, Le Prix lémanique de la traduction ne se résume pas à un simple virement bancaire. Grâce à la générosité du Collège de traducteurs Looren, les lauréats sont invités à un séjour dans la magnifique maison du Collège de traducteurs à Wernetshausen, dans l'Oberland zurichois. Prix et séjours se convertissent ainsi en promesses

de nouvelles découvertes littéraires. Nous nous réjouissons de partager ces plaisirs à venir avec vous.

Irene Weber Henking
Présidente de la Fondation du Prix lémanique de la traduction

Le Prix lémanique de la traduction en quelques mots

Objectifs

Les créateurs du Prix lémanique de la traduction ont voulu souligner par cet acte l'importance des échanges entre les langues française et allemande, et l'enrichissement mutuel que ces deux cultures peuvent s'apporter, ainsi que les aspects largement positifs qui existent dans les relations entre ces deux langues et leurs cultures. Cette démarche aimerait contribuer à relativiser, sans espérer les éliminer totalement, les problèmes de communication trop souvent évoqués. Il semble évident aux instigateurs de ce prix qu'une bonne compréhension entre le français et l'allemand, en Suisse et en Europe, est essentielle.

Il est aussi primordial que le français et l'allemand de Suisse soient mis en relation avec les mêmes langues parlées dans d'autres pays d'Europe. C'est pourquoi les personnes primées proviennent de divers pays, de Suisse bien sûr, mais aussi de France et d'Allemagne.

Pour bien souligner que la traduction suppose une collaboration entre deux langues, et qu'il ne s'agit en aucun cas d'une appropriation, d'une expropriation ou de quelque procédure à sens unique, ce prix est remis à deux traducteurs en même temps.

Historique

Le Prix lémanique de la traduction a été créé en 1985 à l'initiative de Walter Lenschen, professeur honoraire de l'Université de Lausanne. Un montant de Fr. 10'000.- est remis à chaque traducteur lauréat. Depuis 2009, le Prix lémanique de la traduction est également doté d'un séjour au Collège de traducteurs Looren, en Suisse. La survie de ce Prix dépend uniquement du soutien financier d'institutions et de sponsors privés.

Décerné tous les trois ans, le Prix lémanique de la traduction a déjà récompensé les lauréates et les lauréats suivants :

- 1985: Walter Weideli (Suisse romande)
et Eugen Helmlé (Allemagne)
- 1988: Philippe Jaccottet (Suisse romande)
et Elmar Tophoven (Allemagne)
- 1991: Gilbert Musy (Suisse romande)
et Helmut Kossodo (Allemagne)
- 1994: Georges-Arthur Goldschmidt (France)
et Brigitte Weidmann (Suisse allemande)
- 1997: Etienne Barilier (Suisse romande)
et Hanno Helbling (Suisse allemande)
- 2000: Colette Kowalski (France) et
Yla Margrit von Dach (Suisse allemande)
- 2003: Claude Porcell (France)
et Hans Stillet (Allemagne)
- 2006: Marion Graf (Suisse romande)
et Josef Winiger (Allemagne)

© 2011

Centre de Traduction Littéraire

Université de Lausanne

Anthropole

CH-1015 Lausanne

www.unil.ch/ctl

ISBN 2-88357-059-0

Couverture: Oxyde

Mise en page: R. W. Müller Farguell

Impression: OS Druck Schurter & Co., CH-8193 Eglisau

Publié avec le soutien de l'Université de Lausanne

et de la Ville de Lausanne

UNIL | Université de Lausanne